

# À LA CONQUÊTE SPORTIVE, SPIRITUELLE ET COMMERCIALE D'UNE NATURE ALPINE IDÉALISÉE

Les réseaux ascensionnistes actifs entre le Japon et la Suisse (1920-2000)<sup>1</sup>

PIERRE-YVES DONZÉ  
Université d'Osaka

CLAUDE HAUSER  
Université de Fribourg

**Résumé :** Cet article analyse l'essor des pratiques ascensionnistes au Japon au cours du XX<sup>e</sup> siècle dans une approche de transfert culturel entre les Alpes suisses et japonaises. Suivant l'épopée transnationale de nombreux alpinistes nippons, il démontre la multiplicité des pratiques, sportives, spirituelles et économiques, développées entre les deux pays autour de l'ascensionnisme.

Les Japonais n'ont pas attendu l'arrivée des Européens dans la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle pour gravir leurs montagnes<sup>2</sup>. D'ailleurs, cette activité n'était pas traditionnellement considérée comme un exploit, dans la mesure où les montagnes nipponnes sont beaucoup moins élevées que celles que l'on rencontre dans les Alpes ou l'Himalaya par exemple. Le mont Fuji, sommet le plus élevé du pays, culmine à 3 776 mètres. Les moines ont bâti des temples dans les montagnes japonaises depuis l'Antiquité. Ils ont été suivis par des aristocrates et des bourgeois qui ont commencé à s'y balader, au moins depuis le XVII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Toutefois, ce n'était pas la montée aux sommets en soi qui était un but, mais plutôt l'appréciation de la nature, la proximité des divinités et les plaisirs des bains thermaux. Loin de la recherche d'une « verticalité » extrême propice à l'exploit sportif et conquérant qui caractérise l'état d'esprit diffusé par les élites bourgeoises occidentales férues d'alpinisme dès le milieu du

XIX<sup>e</sup> siècle, à partir de la Grande-Bretagne, cette approche de la montagne à la fois spiritualiste et proche de la nature va marquer durablement les pratiques ascensionnistes japonaises, jusqu'à trouver un regain de popularité aujourd'hui, dans un contexte propice à la quête de valeurs environnementales et dénuées de compétitivité.

Il n'est donc pas étonnant de constater que l'alpinisme moderne (*kindai tozan*), conçu comme la conquête des sommets vierges, est une pratique sportive introduite au Japon par des résidents européens au cours des années 1870 et 1880. Scientifiques, religieux, diplomates et hommes d'affaires parcourent les montagnes japonaises durant leurs loisirs, avec la volonté de toutes les gravir et de tout découvrir. Mis à part le mont Fuji, géographiquement isolé au milieu d'une plaine, ce sont plutôt les montagnes de la région de Nagano qui attirent les foules. C'est d'ailleurs l'un de ces premiers alpinistes, l'ingénieur britannique William Gowland (1842-1922), qui donne le nom d'« Alpes japonaises » à

la chaîne de montagnes de la région de Nagano<sup>4</sup>. Cette dénomination sera par la suite légitimée et popularisée par les activités ascensionnistes développées au Japon par le révérend britannique Walter Weston (1860-1940), au tournant des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles.

Comme ailleurs dans le monde, l'idéal romantique et aristocratique de l'alpinisme classique se double rapidement d'une dimension nationaliste<sup>5</sup>. Le mont Fuji et les paysages montagneux sont en effet partie intégrante d'un nouveau discours sur la nation japonaise en formation. Ils ne constituent plus le seul cadre de la vie quotidienne mais expriment l'unicité du Japon. L'ouvrage *Nihon Fukeiron* (Théorie du paysage japonais), que le géographe Shigetaka Shiga (1863-1927) publie en 1894, et qui connaît quatorze éditions successives jusqu'en 1903, insiste sur la supériorité esthétique du Japon et contribue à la diffusion du sentiment nationaliste dans la population<sup>6</sup>. Il comprend un chapitre consacré à l'alpinisme, que l'auteur présente d'ailleurs dans sa version traditionnelle de la marche en montagne. Ce livre est toutefois utilisé par les promoteurs nationalistes de l'alpinisme moderne comme une justification théorique de la nécessité de développer la conquête des Alpes nipponnes<sup>7</sup>. Il préfigure ainsi en quelque sorte un usage plus purement sportif de la montagne, qui émerge au cours de l'entre-deux-guerres et s'impose comme la pratique dominante depuis les années 1960. Il s'agit d'une conception plus individualiste de l'alpinisme qui repose sur la volonté d'expérimenter soi-même les plaisirs et les difficultés de l'ascension, même vers des sommets gravés à maintes reprises.

Ainsi, des pratiques diverses et multiples de la montagne se côtoient et participent de l'émergence de l'alpinisme au Japon. Cette histoire est aussi largement celle d'un transfert culturel, puisque ces pratiques nouvelles sont nées du contact avec les Européens. Qui plus est, sans disposer aucunement d'un monopole au niveau de l'ensemble de l'arc alpin, force est

de constater que les « faiseurs de montagne »<sup>8</sup> helvétiques ont su pleinement jouer les atouts à la fois naturels, sportifs et économiques qui ont fait de la Suisse un pôle de diffusion mondial de l'« alpinisation touristique » au XX<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. L'objectif de cet article exploratoire est d'examiner comment et autour de quels enjeux principaux s'est produite et perpétuée la rencontre entre les « mondes alpins » japonais et suisses, qu'il s'agisse des pratiques ou des représentations de ces montagnes. Nous chercherons également à mettre en lumière les temps forts et les principaux acteurs engagés dans ces échanges sportifs, touristico-culturels et politico-commerciaux. Notre réflexion est basée pour l'essentiel sur des sources publiées conservées à la Bibliothèque nationale du Japon, les revues des clubs alpins japonais et suisses, la presse ainsi que sur les archives du conseiller d'État bernois et guide de montagne Samuel Brawand, conservées aux Archives de l'État de Berne.

## **Le temps des pionniers (1920-1945)**

### **Une élite montagnarde nipponne : formation et développement du Club alpin japonais**

Une première grande organisation destinée à encourager la découverte des montagnes est mise sur pied au Japon en 1905 : le Club alpin japonais (CAJ, *Nihon sangakukai*). Encouragé par le révérend Weston, un groupe de sept jeunes Japonais crée cette organisation<sup>10</sup>. Dirigeants d'entreprises, avocats, militaires ou professeurs, ils sont issus de la nouvelle élite qui dirige le Japon sous l'ère Meiji. Le CAJ connaît une grande popularité, avec 418 membres en 1907 et 729 en 1930<sup>11</sup>. Parmi eux, on observe quelques dizaines d'étrangers, essentiellement britanniques et américains, mais seulement 6 ressortissants suisses<sup>12</sup>. La croissance du CAJ est soutenue par un total de 80 clubs d'alpinisme fondés dans les lycées et universités à travers le Japon jusqu'en 1930<sup>13</sup>.

Les citoyens helvétiques jouent donc un rôle secondaire durant cette première phase d'essor de l'alpinisme au Japon, où ce sont plutôt des Britanniques qui encouragent le développement de cette activité. La Suisse n'est cependant pas absente dans l'imaginaire de la formation de l'alpinisme moderne. Lors de son séjour en Europe, Isuke Tsujimura (1886-1923), membre du CAJ depuis sa fondation, gravit le Schreckhorn, où il est pris dans une avalanche (1914). En 1922, il publie le récit de ses aventures sous forme de récit de voyage<sup>14</sup>. L'ouvrage est un véritable succès de librairie et connaît huit rééditions jusqu'en 1998<sup>15</sup>. Quelques autres alpinistes japonais font également le récit de leurs exploits dans les Alpes suisses lors des réunions du CAJ durant les années 1920 et 1930<sup>16</sup>. Toutefois, leur pratique sportive de la montagne reste minoritaire au sein d'un milieu marqué par l'idéal romantique britannique et plus attiré par l'Himalaya, qui comprend encore de nombreux sommets vierges.

Le développement du militarisme et la guerre apparaissent comme une rupture majeure. Le concept de l'alpinisme prend alors une dimension nouvelle. Ce n'est plus la conquête des sommets, mais la fortification des corps qui devient l'objectif principal de cette activité. Les militaires parlent de l'« *esprit japonais de l'alpinisme* » (*nihon tozanteki seishin*)<sup>17</sup>. En 1941, le ministère de l'Intérieur fonde la Fédération japonaise d'alpinisme (*Nihon sangaku renmei*), à laquelle sont associés le CAJ et les diverses sections d'alpinisme des écoles. Dirigée par des militaires et des bureaucrates, elle supervise l'ensemble des activités sportives en montagne jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Cette militarisation de l'alpinisme n'a pas d'effets négatifs sur le recrutement du CAJ, qui voit même le nombre de ses membres croître à un sommet de 1 276 personnes en 1944<sup>18</sup>. Elle va néanmoins s'accompagner d'un ralentissement, puis d'une rupture explicable par le second conflit mondial, dans les contacts directs entre milieux ascensionnistes suisses et japonais.

Au cours des années 1920 en effet, un premier réseau pionnier de praticiens de la montagne s'était constitué autour du massif emblématique de l'Oberland bernois, « Eiger-Mönch-Jungfrau », ouvrant une voie déterminante aux échanges alpins nippon-suisses.

### **Guidé à la conquête des Alpes suisses : Yuko Maki ouvre une voie japonaise**

Issue du milieu élitair regroué autour du CAJ, la première génération d'alpinistes éclôt dans le contexte d'une société ouverte au progrès technique, méritocratique et autres valeurs modernisatrices qui, comme en Occident, contribuent à revêtir la montagne d'une symbolique de domination et de conquête. Forcément éloignés et encore isolés, les ascensionnistes japonais arrivent tard sur la scène alpine européenne. Même s'ils sont séduits par l'idéal aristocratique anglais, il ne reste presque plus de sommets vierges à conquérir dans les Alpes au début du xx<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>. Pour une majorité d'entre eux, les enjeux sont ainsi ailleurs : d'une part dans les montagnes japonaises, dont plusieurs sommets restent à découvrir et où les grimpeurs locaux veulent précéder leurs rivaux européens ; d'autre part dans l'Himalaya, qui s'impose dès les années 1920 comme un objectif ultime.

C'est pourtant les Alpes suisses qui vont attirer dans le premier tiers du xx<sup>e</sup> siècle quelques individualités japonaises fortunées autour de sommets dont la représentation internationale est en voie de mythification : l'Eiger et le massif de la Jungfrau d'une part, le Cervin d'autre part. Sur la trace des grands alpinistes britanniques du xix<sup>e</sup> siècle, ces jeunes élites japonaises passionnées de montagne arrivent en Suisse via la Grande-Bretagne (ou les États-Unis), où elles poursuivent une formation universitaire. Outre le cas d'Isuke Tsujimura déjà cité, l'alpiniste et futur homme d'affaires Shotaro Kaga (1888-1954) est le premier Japonais à parvenir au sommet de la Jungfrau en 1910<sup>20</sup>. Une décennie plus tard, une « première » est réussie par Yuko Maki



**Figure 1**  
Samuel Brawand en guide.  
Archives de l'État de Berne,  
Fonds Samuel Brawand.

(1894-1989), qui gravit l'Eiger en 1921 avec ses guides suisses Samuel Brawand (1898-2001) et Fritz Steuri (1908-1955) par l'arête Mitteleggi. Maki est accueilli triomphalement par la population de Grindelwald à son retour du sommet<sup>21</sup>. Représentant de la famille impériale, le prince Chichibu (1902-1953), lui aussi étudiant à Oxford, va suivre cette voie en 1926<sup>22</sup>, tout en s'offrant les courses les plus renommées du massif alpin helvétique (Cervin, Alpes bernoises, vallée de Conches)<sup>23</sup>. Le profil de ces trois ascensionnistes japonais a en commun une formation académique passant par la Grande-Bretagne, qui les entraîne logiquement sur la voie pionnière de l'alpinisme britannique dans les Alpes suisses, ainsi qu'un statut social élevé, entre origines aristocratiques et bourgeoisie d'affaires. Les conditions pratiques et le contexte symbolique qui entourent leur rencontre avec les Alpes bernoises sont intéressants à évoquer.

En effet, on peut relever que l'essor principal de l'alpinisme japonais dans les montagnes helvétiques mobilise surtout, au milieu des années 1920, l'Oberland bernois et son réseau de guides expérimentés, particulièrement actifs à Grindelwald. L'attractivité de ce réseau tient d'une part à la réputation européenne,

voire mondiale, des professionnels de la montagne qui le composent : Samuel Brawand,

Fritz Amatter, Emil et Fritz Steuri sont en effet déjà bien connus dans le milieu des guides alpins, et c'est vers le premier que le jeune Maki, débarqué de Grande-Bretagne pour apprendre à la fois l'allemand, le ski et l'escalade, se dirige afin d'organiser des courses lui permettant d'assouvir sa passion de la montagne. Reconnaisant en lui un alpiniste talentueux et prometteur, Brawand souligne dans ses souvenirs combien l'esprit du jeune Japonais est ouvert à l'admiration contemplative de la montagne<sup>24</sup>. Les liens qui se tissent entre l'équipe des guides bernois et le milieu ascensionniste japonais, qui apparaît à la fois homogène socialement et par les contacts cultivés dans les clubs d'alpinisme, vont se renforcer et déboucher sur une longue série de courses et d'expéditions dans les Alpes bernoises<sup>25</sup>. L'activité alpine helvético-japonaise atteint son sommet entre 1925 et 1928, mais se poursuivra jusqu'avant-guerre, avec l'ascension du Schreckhorn à l'été 1938 par les frères Ichiro et Jiro Taguchi, toujours accompagnés de Brawand et son collègue Christian Kaufmann. C'est ainsi plus d'une quinzaine d'ascensionnistes japonais qui sont guidés par Brawand et ses collègues

de Grindelwald sur les plus hauts sommets des Alpes bernoises durant cette période, marquant de manière durable une mémoire alpiniste qui sera périodiquement évoquée dans les revues des clubs alpins japonais (*Sangaku*) et suisse (*Les Alpes*) de l'après-guerre<sup>26</sup>.

Le fonctionnement de ce réseau apparaît fondé à la fois sur une proximité amicale et des connexions mondialisées. Ainsi, lorsque Maki, rendu célèbre au Japon par sa première ascension de l'Eiger, est approché lors d'une partie de ski dans les Alpes japonaises par le prince Chichibu pour qu'il l'aide à organiser son déplacement de Grande-Bretagne vers les Alpes bernoises, c'est aux services non seulement de son ami Brawand qu'il recourt, mais également à ceux de son collègue Heinrich Fuhrer, guide réputé travaillant dans les montagnes Rocheuses après y être arrivé à la suite du réseau ferroviaire du Canadian Pacific Railway. C'est en effet avec Fuhrer et son ami suisse Hans Kohler que Yuko Maki et Yukio Mita, accompagnés de quatre autres ascensionnistes japonais, ont vaincu en 1925 le mont Alberta dans la région de Jasper, culminant à 3 619 mètres. Une année plus tard, des Rocheuses canadiennes aux Alpes bernoises, c'est à nouveau Brawand et Fuhrer qui vont guider le prince Chichibu et Maki au long des sommets qui surplombent la vallée de Grindelwald. L'élite sociale japonaise tisse ainsi des liens solides avec la région des Alpes bernoises. Saburo Matsukata, pionnier fondateur du mouvement scout au Japon, y côtoie également son ami Samitaro Uramatsu, que Brawand emmène tous deux à l'été 1927 au sommet de l'Eiger par la face orientale du Hörnli. La même année, c'est le jeune journaliste Shigeharu Matsumoto – futur fondateur et directeur de l'International House of Japan établie à Tokyo en 1952 – qui fait l'expérience de la montagne suisse aux côtés de Brawand. Tous ont pu bénéficier des conseils de leur compatriote Maki, y compris au niveau des équipements d'ascension dernier cri que les guides de

Grindelwald font envoyer « *par caisses entières* »<sup>27</sup> aux amateurs fortunés du Japon, avides d'exercer leur art dans les Alpes suisses ou japonaises. D'apparence anecdotiques, ces envois de matériel d'escalade apparaissent pourtant comme un premier véritable transfert de technologie, qui va avoir de fortes incidences sur l'évolution du milieu ascensionniste nippon, non seulement dans le massif des Alpes japonaises mais jusqu'à la « frontière nord » des montagnes de l'île septentrionale Hokkaido, qui se trouve ainsi intégrée au projet de modernisation impérial à visée nationalitaire<sup>28</sup>.

De manière plus générale, sous l'influence directe de Maki et de ses coéquipiers formés à l'école alpine helvétique, l'alpinisme devient une affaire synonyme de modernisation, au service de la grandeur nationale et à faire connaître au peuple. Héroïsées, les expéditions menées dans les Alpes japonaises et suisses font l'objet de multiples reportages dans des magazines à grand tirage, des émissions radiophoniques qui évoquent la première escalade de l'Eiger, ou même des films court-métrage spectaculaires comme *Yama no naka* (À l'intérieur des montagnes) projetées dans les cinémas de Tokyo<sup>29</sup>.

Ikône cinématographique de la Défense nationale spirituelle, le fameux *Bergfilm* helvétique<sup>30</sup>, florissant dans les années 1930, trouve ainsi son pendant dans une société japonaise en marche vers la militarisation. À près de 10 000 kilomètres de distance, une nationalisation de la montagne s'opère en parallèle, édifiée par des réseaux alpinistes en contact direct.

### **La montagne nationalisée : échos japonais à une mythification des Alpes suisses**

La fréquence et la qualité de ces rencontres et croisements au sommet de l'Oberland illustrent l'importance du carrefour des Alpes suisses pour l'élite ascensionniste japonaise de l'entre-deux-guerres. Elles démontrent la mise en place



de réseaux sociopolitiques et sportivo-touristiques qui vont perdurer jusqu'au moment où le Japon se reconstruira sous l'aile occidentale après sa défaite militaire de 1945. À l'origine, au cours des années 1920, les sommets des Alpes suisses – particulièrement bernoises – acquièrent peu à peu leur réputation mondiale par l'intermédiaire de l'action professionnelle des guides qui y œuvrent. Cette pratique conjointe et experte de la montagne entre guides et alpinistes n'aurait certainement pas rencontré de tels échos, si elle ne s'était rehaussée d'une représentation des Alpes en voie de mythification.

Édifiée comme le fondement de l'identité suisse par l'helvétisme et le mouvement en devenir de la Défense nationale spirituelle<sup>31</sup>, la montagne suisse trouve aussi des relais artistiques et littéraires au sein même de la culture japonaise, qui participent à l'extension de sa réputation symbolique par-delà les frontières. On peut citer notamment les œuvres du peintre romantique et alpiniste japonais Hiroshi Yoshida (1876-1950), qui peint la nature alpine tant au Japon qu'en Suisse où il séjourne à la suite de son voyage aux États-Unis au début du siècle. Promoteur du mouvement pictural du *Shin-hanga* (littéralement « renouveau de l'estampe ») qui allie les thèmes traditionnels japonais aux influences et techniques de composition occidentales, Yoshida multiplie les tableaux et gravures sur bois représentant des sommets helvétiques (*Jungfrau*, 1925 ; *Le Cervin la nuit*, 1925), qui connaissent un succès important, tant dans le monde occidental qu'au Japon. L'image quelque peu stéréotypée des Alpes ainsi figurée sur estampe par ces artistes japonais se reflète au même moment dans les multiples œuvres artistiques de peintres suisses de la montagne. Parmi eux, le fils du fameux Albert Gos, François, auteur du livre *Zermatt et sa vallée*, paru aux éditions Alpina en 1925, verra certaines de ses toiles acquises par le prince Chichibu lors de sa visite à Zermatt la même année<sup>32</sup>. Enfin, témoignant de la pérennité de ces échanges croi-

sés de représentations romantiques alpines, la revue *Sangaku* du CAJ présente dans sa livraison de 1943 – dernière parution durant le conflit – un dossier consacré à l'avalanche qui reproduit quelques œuvres d'art occidentales en citant notamment les peintures d'Albert Gos et de Ferdinand Hodler consacrées au sujet<sup>33</sup>.

Au moment où le monde et le Japon glissent vers la guerre, dans le courant des années 1930, la voie japonaise dispose ainsi de jalons élitaires solides posés autour des réseaux d'alpinistes qui ont été principalement tissés dans les Alpes bernoises. Ces voies tracées par Yuko Maki, Samitaro Uramatsu, Saburo Matsukata et le prince Chichibu, en collaboration étroite avec leurs guides de Grindelwald, vont être suivies par d'autres alpinistes japonais à la veille de la guerre, et rapidement se diffuser dans le milieu ascensionniste international qui va en faire largement mémoire. Dans l'édition de 1930 de la prestigieuse revue du club alpin britannique *The Alpine Journal*, plusieurs récits des courses menées par les ascensionnistes japonais vers les sommets de l'Eiger, du Hoernli et du Wetterhorn sont publiés après avoir été présentés en conférence devant les membres de l'*Alpine Club* par l'actif promoteur anglais de l'alpinisme au Japon, le révérend Weston<sup>34</sup>. Les exploits du pionnier Maki, représentant fameux de l'élite montagnarde japonaise à la conquête des Alpes suisses, y sont alors largement commentés et héroïsés.

## **L'émergence d'une pratique sportive et touristique des Alpes (1945-1970)**

Au sortir de la guerre, le Japon en reconstruction et sous occupation américaine peine à reprendre pied sur le terrain international des pratiques ascensionnistes. De manière révélatrice, la revue du CAJ concentre ses contributions sur les montagnes japonaises et les Alpes suisses ne sont plus guère au sommaire de *Sangaku*, sinon pour rappeler les exploits de la génération fortunée d'avant-guerre sur les sommets de l'Oberland et du Valais. Un autre indicateur de la

difficulté que rencontrent les milieux ascensionnistes japonais à s'intégrer aux réseaux alpinistes constitués est fourni par les démarches vaines et répétées de leur adhésion à l'Union internationale des associations d'alpinistes qui fédère au niveau mondial, depuis 1932 et à partir de son siège installé à Genève, les groupements organisés d'alpinistes de divers pays. Approché une première fois en 1934 par le président-fondateur suisse de l'UIAA, Egmond d'Arcis, le comité du CAJ ne donne pas suite à une première demande d'adhésion. Restée lettre morte, elle est relancée après la fin de la guerre, et cette fois-ci, les raisons du refus sont plus clairement exprimées par Yuko Maki : « *My club is unable to send any one to the Meeting at Zell-am-See this time owing to having no preparation for it and mainly for the financial reasons of the post-war Japan.* »<sup>35</sup> Il faudra attendre le milieu des années 1960 et la réorganisation du milieu alpiniste japonais avec la création de plusieurs nouvelles organisations, dont l'Association japonaise d'alpinisme (1960), pour que celle-ci, après moult hésitations, accepte de rejoindre l'UIAA. À ce moment, l'alpinisme japonais s'est profondément transformé. Il a acquis d'une part une réputation accrue au niveau mondial, de par le succès de plusieurs expéditions en Himalaya au cours des années 1950-1970, et s'est d'autre part ouvert à de plus larges couches de la société par des pratiques démocratisées et davantage orientées par des buts sportifs, voire environnementaux<sup>36</sup>. Cette profonde évolution peut s'appréhender au travers du développement des structures et activités du CAJ, ainsi que par l'évolution des représentations des montagnes du monde qui transparaît de ses publications.

### **Développement du CAJ et de ses pratiques : une difficile quête de modernité**

Le CAJ reprend ses activités dans les mois qui suivent la fin de la guerre. En juin 1946, les survivants du Club se réunissent à Tokyo, sous la présidence de Saburo Matsukata (1899-1973). Né dans une famille d'hommes politiques – son

père Masayoshi Matsukata est Premier ministre à deux reprises dans les années 1890 – et d'entrepreneurs, il incarne à la perfection ces premières générations de Japonais qui poursuivent une conception élitiste et romantique de l'alpinisme. Il a commencé ce sport lors de ses études à l'Université impériale de Kyoto et a été le premier à gravir certains sommets japonais durant la première partie des années 1920. Puis, lors d'un long séjour d'études en Europe, il devient membre du Club alpin suisse (1925) et du Club alpin britannique (1928). À son retour au pays, en 1928, il entre au service du conglomérat South Manchuria Railway Ltd. et séjourne en Chine occupée<sup>37</sup>.

Rien ne prédestinait Matsukata à changer fondamentalement les buts du CAJ. Toutefois, dès 1946, il cherche à faire de cette organisation une grande société populaire sur le modèle européen, qui rassemblerait l'ensemble des personnes intéressées à l'alpinisme, des scientifiques aux sportifs en passant par les randonneurs<sup>38</sup>. Le renouveau du CAJ rencontre un certain succès. Le nombre de ses membres est en effet en forte hausse. Il atteint 1 874 personnes en 1962 et 2 989 en 1970<sup>39</sup>. Cependant, malgré cette croissance, l'objectif rassembleur de Matsukata se solde par un échec. Le CAJ ne parvient pas à fédérer l'ensemble des alpinistes du pays. Certains groupements reprochent en effet au CAJ son recrutement universitaire et sa dimension élitiste. L'Association japonaise d'alpinisme et d'escalade sportive et la Fédération alpine des travailleurs japonais sont notamment fondées en 1960 pour encourager une pratique sportive et récréative de la montagne auprès des classes populaires<sup>40</sup>. À cet égard, l'itinéraire personnel d'un alpiniste de la nouvelle génération, Mitsuhiro Yoshino (1931-2012), est révélateur de ces évolutions.

En 1963, accompagné d'un compatriote, Yoshino est l'un des deux premiers Japonais à tenter une ascension de la face nord de l'Eiger. Deux ans plus tard, il est, avec un autre ressourceur

tissant nippon, le premier Japonais à atteindre le sommet du Cervin par la face nord<sup>41</sup>. Ces exploits sportifs expriment une pratique de l'alpinisme tout à fait contraire à l'esprit élitiste défendu par le CAJ depuis plus d'un demi-siècle. Alors que ce dernier promeut l'exploration de nouveaux sommets dans l'Himalaya et les Andes, une nouvelle génération d'alpinistes japonais défend une pratique purement sportive de la montagne. À l'image de Yoshino, ils sont souvent issus de la bourgeoisie progressiste. Fils d'un professeur de la Faculté de commerce de l'Université Waseda, où un groupe d'étudiants marxistes promeut une pratique populaire et sportive de l'alpinisme depuis les années 1930<sup>42</sup>, Yoshino commence en effet à gravir les montagnes japonaises lors de ses années d'études au Lycée de Waseda. Après ses expéditions helvétiques, il relate son parcours et ses exploits dans deux ouvrages publiés respectivement en 1964 et 1966, qui sont autant d'invitations pour les jeunes Japonais à faire des Alpes suisses un terrain de jeu<sup>43</sup>.

### **Horizons vierges himalayens ou verticalités sportives alpines ?**

Le CAJ reste donc essentiellement concentré sur la conquête des nouveaux sommets dans l'Himalaya. Nommé président d'honneur du Club en 1968, Matsukata dirige deux ans plus tard la première expédition japonaise qui parvient au sommet de l'Everest. La revue publiée par le CAJ illustre parfaitement cet intérêt pour les sommets vierges de l'Himalaya et des Andes. La Suisse est ainsi quasiment absente de cette publication entre 1945 et le milieu des années 1960, à l'exception de rares articles visant à rappeler les heures de gloire de l'alpinisme dans les Alpes helvétiques, à un moment où leurs successeurs japonais s'apprêtent à conquérir les sommets himalayens. Ainsi, en 1948, Iwao Naruse présente les exploits des alpinistes européens dans les Alpes suisses durant la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle. Il en fait clairement un modèle de persévérance et de courage

collectif dans la découverte des montagnes pour ses contemporains<sup>44</sup>. La seconde mention de la Suisse est un article publié par Yuko Maki au retour d'un voyage réalisé en Suisse, en 1957. Il y évoque ses retrouvailles avec Samuel Brawand, sa nomination de membre d'honneur de la section Grindelwald du Club alpin suisse et le souvenir de ses aventures alpines. Mais surtout, il termine son récit en évoquant sa passion partagée avec l'élite suisse de l'alpinisme pour la découverte de l'Himalaya<sup>45</sup>. Enfin, en 1963, Saburo Matsukata évoque sa carrière d'alpiniste dans les montagnes suisses et japonaises, notamment la grimpe du Gornegrat réalisée avec le prince Chichibu<sup>46</sup>. C'est donc une vision nostalgique des Alpes suisses, incarnant l'âge d'or des conquêtes, qui est présentée aux jeunes générations d'ascensionnistes japonais.

La quête des sommets himalayens reste quant à elle réservée à une petite élite qui peut se permettre de financer sa participation à de telles expéditions. Aussi, la plus grande partie des membres du CAJ et les alpinistes qui ne sont pas affiliés à cette organisation restent en marge de l'idéal romantique. Plutôt que l'ascension de sommets vierges à travers la planète, ils préfèrent chercher de nouvelles voies difficiles et peu explorées dans les Alpes japonaises<sup>47</sup>. C'est dans ce contexte que les exploits de Yoshino ont un grand retentissement. Grimper la face nord de l'Eiger devient l'un des grands sujets de discussion et enjeux pour ces alpinistes nippons.

Avec la libéralisation des voyages à l'étranger pour les ressortissants japonais qui intervient en 1964, les conditions sont réunies pour voir se multiplier les tentatives de réaliser l'exploit de vaincre sportivement la fameuse paroi verticale de l'Eiger. Mitsumasa Takada est le premier à y parvenir en 1965, alors que son partenaire Tsuneaki Watabe chute à 300 mètres du sommet et perd la vie<sup>48</sup>. Cette ascension dramatique fait les gros titres de la presse nipponne et contribue à bâtir la construction d'un nouveau mythe alpin au Japon. Ce n'est plus le sommet vierge de





**Figure 2** Rencontre entre Samuel Brawand, Yuko Maki et la princesse Chichibu lors du voyage officiel organisé par Swissair en 1957 au Japon. Archives de l'État de Berne, Fonds Samuel Brawand.

conquête, mais la montagne belle, dangereuse et mortelle qui devient le Graal de cette génération. D'ailleurs, la revue du CAJ exprime bien l'impact de ces expéditions. En 1967, elle publie un rapport extrêmement complet des ascensions des faces nord du Cervin et de l'Eiger réalisées deux ans auparavant. En particulier, la liste des équipements nécessaires à ces exploits – des pics à glace et bivouacs au fromage et chocolat ! – est présentée en détail, afin d'offrir des informations utiles aux alpinistes désireux de suivre leur exemple<sup>49</sup>. La face nord de l'Eiger restera un sujet d'intérêt au cours de la décennie suivante<sup>50</sup>. De manière révélatrice, la Bibliothèque nationale du Japon ne conserve pas moins de soixante-huit articles et ouvrages comprenant le terme « face nord de l'Eiger » dans leur titre et publiés entre 1955 et 1970<sup>51</sup>.

### L'alpinisme de masse (1970-2000)

L'année 1970 voit entrer en Suisse environ cent mille touristes japonais. Trois ans plus tard, leur nombre a doublé, et au tournant du millénaire, pic de leur affluence, ils sont près de six cent mille à découvrir la Suisse, le plus souvent en étape d'un plus large tour d'Europe qui les mène dans les grandes stations alpines que sont Zermatt, Grindelwald ou Saint-Moritz<sup>52</sup>.

Une telle croissance s'explique d'une part par l'essor économique japonais d'après-guerre, qui rend possible l'émergence d'une classe moyenne et aisée disposant des moyens de voyager en Europe. Parfois en marge de leurs missions commerciales qui les amènent à nouer de nombreux contacts avec les milieux industriels suisses, les touristes japonais sont de plus en plus en quête de loisirs mêlés d'exotisme où

la montagne et la nature tiennent une belle place. Une telle attirance pour le paysage alpin n'est pas uniquement le fait d'une « génération spontanée » de Japonais bercés par les images animées de la petite Heidi, portée sur tous les écrans de l'archipel en 1974 par Isao Takahata. Si ce paysage alpin helvétique est un construit, une représentation autant qu'une donnée naturelle et territoriale, c'est bien par l'action des « faiseurs de montagne » suisses et japonais à l'œuvre dès l'entre-deux-guerres qu'il s'est bâti. Un temps tenu à l'écart des horizons japonais par le second conflit mondial et ses retombées, ce paysage revient sur le devant de la scène dès la fin des années 1950, pour s'imposer cette fois-ci comme une destination idéale partagée par de larges couches de la société, praticiens de la montagne ou non. Les Alpes suisses se rapprochent d'autant plus qu'elles sont désormais atteignables par ligne aérienne directe, condition de possibilité indispensable au développement de grand flux touristiques.

### **Essor du tourisme japonais en Suisse et démocratisation des Alpes**

Au printemps 1957, Swissair inaugure une ligne aérienne entre la Suisse et le Japon. Pour marquer l'événement, une forte délégation politico-économique helvétique monte à bord du DC-6B qui relie Zurich et Genève à Tokyo en quatre jours. Parmi les invités, un conseiller d'État bernois socialiste, membre du conseil d'administration de Swissair, sort du lot : Samuel Brawand, le guide grindelwaldien qui a accompagné Yuko Maki vers l'Eiger près de quarante ans auparavant. Son voyage et son long séjour au Japon (du 1<sup>er</sup> au 28 avril) marquent non seulement ses retrouvailles personnelles avec son ami japonais, devenu entre-temps une figure légendaire de l'alpinisme dans son pays après sa « première » himalayenne au Manaslu en 1956<sup>53</sup>, mais consacrent également la réactivation des réseaux ascensionnistes qui vont

fortement contribuer à populariser le tourisme de masse japonais dans les montagnes suisses au cours du dernier tiers du siècle. Guidé cette fois-ci par Maki, Brawand découvre la culture et la nature japonaises, multiplie les contacts auprès des membres du CAJ, rencontre la princesse Chichibu au Palais impérial et développe son carnet d'adresses dans les sphères économiques du pays. Quelques mois après son retour en Suisse, il aura l'occasion de recevoir Yuko Maki à Berne et Grindelwald, au détour du voyage qui consacre ce dernier comme un des alpinistes les plus chevronnés au monde, lors des cérémonies du centenaire du prestigieux *Alpine Club* britannique à Londres. Ces événements sont largement médiatisés dans la presse helvétique<sup>54</sup>, et la rencontre à Berne entre « les pères de l'alpinisme japonais » a été rendue possible par l'entremise de la *Schweizerische Stiftung der Alpinen Forschung*, organisme zurichois destiné à promouvoir la recherche et l'alpinisme suisse dans le monde entier.

Dès lors, les conditions sont réunies pour voir décoller les relations touristiques helvético-japonaises autour de la promotion des beautés alpines. L'invitation au voyage faite au public japonais à coups de slogans publicitaires répétés par l'industrie touristique suisse prend des accents quasi baudelairiens : dans la montagne suisse, « *tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté* ». Beauté virginale et tranquille des monts enneigés, goût pour l'ordre et la propreté, compétence d'un secteur hôtelier dont la réputation se mondialise, autant d'arguments qui vont attirer des centaines de milliers de touristes japonais en accord avec ces valeurs promotionnelles dans les stations alpines pour de nombreuses années. Le message est répété à l'envi, y compris lors d'événements diplomatiques marquant le centenaire des relations commerciales entre le Japon et la Suisse, célébré à Tokyo en 1964 : Yuko Maki y est invité à rappeler les hauts faits de son expédition de 1921 sur l'arête du Mittellegi, et

Terrain de jeu privilégié des alpinistes d'élite,  
les Alpes suisses, comme leurs homologues japonaises,  
deviennent durant cette période le lieu de loisirs hivernaux  
en plein essor, principalement par la démocratisation  
des sports de glisse. Au Japon, le potentiel des skieurs s'accroît  
alors également fortement, ce que l'industrie touristique-  
sportive du ski suisse comprend rapidement.

les films alpins trouvent une place de choix sous les yeux ravis des quelque sept cents invités qui participent à une manifestation assimilable à un « pacte d'amitié » scellé entre le Japon et la Suisse autour de la montagne<sup>55</sup>. Vingt ans plus tard, c'est la même amitié entre Maki et son guide suisse Brawand qui est évoquée dans un article du journal *Mainichi Shimbun* tiré à plus de deux millions d'exemplaires<sup>56</sup>.

Terrain de jeu privilégié des alpinistes d'élite, les Alpes suisses, comme leurs homologues japonaises, deviennent durant cette période le lieu de loisirs hivernaux en plein essor, principalement par la démocratisation des sports de glisse. Au Japon, le potentiel des skieurs s'accroît alors également fortement, ce que l'industrie touristique-sportive du ski suisse comprend rapidement. La décennie 1970 consacre ainsi une popularisation remarquable du ski alpin suisse au Japon, suivant différents canaux. Une des résonances principales en est certainement l'organisation des Jeux olympiques d'hiver en 1972 à Sapporo, où les descendueuses et descendeurs suisses, Marie-Thérèse Nadig, Bernhard Russi et Roland Colombin trustent les médailles d'or. Alors que les téléspectateurs suisses découvrent les nouveaux territoires de glisse que sont les Alpes japonaises, ceux du Japon admirent l'excellence mondiale de sportifs qui incarnent la longue tradition des sports d'hiver en Suisse. La même année olympique, c'est un jumelage

qui scelle l'amitié alpine nippon-helvétique en rapprochant Grindelwald et Azumi-Mura, une commune sise au pied des Alpes japonaises. Amitié intéressée, puisque le lien s'est noué autour de l'installation d'un téléski de technologie suisse sur les pentes japonaises, par l'entremise d'un représentant influent de la Fédération suisse de ski, le journaliste Roland Rudin qui participe en personne au rendez-vous olympique de Sapporo. À n'en pas douter, les territoires alpins se sont désormais étendus à de multiples praticiens de la montagne, tout en voyant se développer leur vaste potentiel économique au travers de l'industrie touristique. Les contacts helvético-japonais en sont un axe très structurant, comme en témoigne le grand voyage de promotion touristique qu'organise la région de l'Oberland bernois au Japon au printemps 1974. Mobilisant de vastes ressources financières et humaines, ce tour du Japon permet la rencontre des milieux intéressés aussi bien aux pratiques qu'aux représentations communes de la montagne entre Suisse et Japon. Pour en rendre compte dans la presse bernoise d'audience nationale, le même Roland Rudin légitime ces liens en les replaçant dans le temps long des rapports alpinistes entre les deux pays<sup>57</sup>. Pacte d'amitié et de camaraderie montagnarde, histoire d'amour et de beauté, la rencontre alpine Suisse-Japon est aussi devenue une affaire économique et commerciale.

## **L'exploitation commerciale :**

### **Isamu Tatsuno et l'entreprise Montbell**

L'essor de l'alpinisme de masse et, de manière plus large, le développement du tourisme et des loisirs, offrent des opportunités de faire des affaires. Sur un modèle similaire à ce qui s'observe en Suisse depuis de nombreuses décennies, une exploitation commerciale de la montagne se met en place. Parmi les nombreuses entreprises qui voient le jour au cours du dernier tiers du <sup>xx</sup> siècle, la société japonaise Montbell occupe une position unique de par le profil de son fondateur et l'usage que ce dernier fait des Alpes suisses pour promouvoir sa marque<sup>58</sup>.

Isamu Tatsuno est en effet l'un de ces jeunes alpinistes fascinés par les Alpes suisses et par Heinrich Harrer, l'alpiniste autrichien qui est le premier du monde à gravir la face nord de l'Eiger en 1938, incarné plus tard par l'acteur américain Brad Pitt dans la production hollywoodienne *Sept ans au Tibet*. Né à Osaka en 1947, il pratique l'escalade depuis son enfance<sup>59</sup>. Il trouve emploi dans un magasin d'articles de sport à sa sortie du lycée et se consacre dès lors à sa passion. En 1969, accompagné de Miyoshi Nakatani, il est le second Japonais à parvenir au sommet de l'Eiger par sa face nord et, âgé de vingt et un ans seulement, le plus jeune homme au monde à réussir cet exploit. Dans les années qui suivent, il poursuit sa vie d'aventurier dans les montagnes japonaises et étrangères. Toutefois, c'est sa carrière d'entrepreneur qui en fait une personnalité hors du commun dans le monde de l'alpinisme nippon.

En 1975, âgé de vingt-huit ans, Tatsuno quitte la division textile d'une société de trading où il travaillait pour ouvrir sa propre affaire et fonde à Osaka la société Montbell Co., spécialisée dans la fabrication et la vente d'équipement sportif, qui connaît une formidable croissance dans les décennies qui suivent. Cette entreprise a pour objectif de produire et de vendre des équipements destinés aux alpinistes. Les relations

qu'entretient Tatsuno dans l'industrie du textile, dont Osaka est l'un des principaux centres, lui permettent notamment de développer une série de sacs de couchage imperméables qui fondent le succès de l'entreprise dans ses premières années. En 1977, l'entrepreneur se lance sur le marché allemand et signe en 1984 un contrat avec le fabricant américain de vêtements de sport et de loisirs Patagonia, dont Montbell devient le distributeur au Japon<sup>60</sup>. Toutefois, peu après, il décide de se séparer de son partenaire américain pour renforcer sa propre marque, diversifiant sa gamme de produits, étendant progressivement son réseau de vente à l'ensemble du pays et lançant en 1985 un Club Montbell réunissant les clients fans du label. Le chiffre d'affaires est passé de 160 millions de yens durant le premier exercice (env. 1,8 million de francs) à près de 7 milliards de yens en 2003 (env. 81 millions de francs)<sup>61</sup>.

Le succès de cette entreprise repose, au-delà de la personnalité de son fondateur, sur son fort ancrage dans les milieux de l'alpinisme et du sport au Japon, non seulement par des activités de sponsoring, mais aussi en employant de nombreux sportifs. À titre d'exemple, Sachiko Iwano (née en 1975), célèbre exploratrice nipponne ayant participé à diverses expéditions au pôle Sud, a occupé le poste de responsable des relations publiques de la firme à Tokyo entre 2005 et 2015<sup>62</sup>. Ce type de collaboration offre une grande légitimité à la marque sur le marché japonais. Elle permet également de développer des produits novateurs et utiles aux alpinistes dans la mesure où ses concepteurs en sont également usagers.

Au bilan, la célébrité de Tatsuno et de son entreprise sportive dans l'archipel nippon est mise au service de l'essor du tourisme japonais vers la Suisse. Il est officiellement désigné « ambassadeur touristique » de Grindelwald et de Zermatt. Au tournant du millénaire, après qu'un Bureau d'information touristique japo-



nais s'est implanté à Grindelwald, le premier magasin européen de Montbell ouvre dans la station oberlandaise, exposant dans ses vitrines les équipements ayant permis au jeune alpiniste-entrepreneur de gravir la face nord de l'Eiger<sup>63</sup>. Révélatrice d'un mode de direction attaché aux solidarités familiales et amicales, la gestion du magasin est confiée à une fille de la famille de Grindelwald qui avait accueilli Tatsuno plusieurs semaines avant qu'il se lance dans son ascension victorieuse de l'Eiger<sup>64</sup>. Sachant capitaliser sur un certain héroïsme propre à l'alpinisme moderne, la « success-story » rencontrée par Montbell est l'expression du passage à l'alpinisme de masse et à la démocratisation de l'accès aux Alpes, illustrés par le doublement du nombre de membres du CAJ entre 1970 et 2000<sup>65</sup>.

## Conclusion

Les exploits des alpinistes japonais sur la face nord de l'Eiger ont été l'occasion de l'arrivée des Alpes suisses dans la culture populaire. Dans l'imaginaire japonais, ils ont ainsi contribué à la transition de l'image sportive des Alpes à une idéalisation plus générale de la Suisse. L'expédition dramatique de Takada et de Watabe dans la fameuse face nord a fait l'objet d'un roman à succès publié par l'écrivain Jiro Nitta (1912-1980) en 1978<sup>66</sup>. Cet ouvrage, qui exalte l'effort humain face à une montagne belle et dangereuse, connaît un total de vingt-huit éditions jusqu'en 2004<sup>67</sup>. Ce titre est loin d'être unique. Le nombre de livres conservés à la Bibliothèque nationale japonaise qui comprennent « Suisse » et « Alpes » dans les mots-clés s'élève à un total de quatre-vingt-sept pour les années 1970-2000. Toutefois, ce n'est pas tant la montagne comme lieu d'exploits sportifs que l'expression idyllique d'une société alpine idéalisée qui est mise en scène dans ces ouvrages.

C'est dans ce contexte nouveau qu'est diffusé pour la première fois en 1974 le dessin animé *Heidi, filles des Alpes*, sur une chaîne de télévision

privée nipponne. Il rencontre un succès retentissant au Japon, mais aussi dans l'ensemble du monde<sup>68</sup>. Il contribue à faire connaître la culture populaire japonaise sur les marchés étrangers. En Suisse, il exerce enfin une grande influence sur l'essor du tourisme japonais durant les années 1980 et 1990, et l'image de « Heidi au Japon » entre même au Musée national suisse par l'hommage qui est rendu au maître du film d'animation japonais Yoichi Kotabe à l'été 2019.

Cette muséification entre en résonance directe avec celle que connaissent les Alpes suisses, dotées de leur propre musée à Tokyo à partir de 1990. Sponsorisé par des fonds suisses mais organisé par un comité d'alpinistes japonais, le petit musée installé dans la tour qu'occupe la banque Crédit Suisse est directement relié à l'agence suisse du tourisme<sup>69</sup>. Récolté par Yukichi Okazawa, membre du CAJ et rédacteur au *Japan Alpine Journal*, des copies de livres de guides suisses ayant accompagné des alpinistes japonais dans les Alpes bernoises y sont exposées, aux côtés de nombreuses photographies dont celles de la célèbre « première » de Yuko Maki à l'Eiger. « *Tout a commencé avec Yuko Maki en 1919* », explique une nouvelle fois le journaliste Roland Rudin au lectorat helvétique du *Bund* qui prend connaissance de l'ouverture de ce musée<sup>70</sup>.

Sur un plan symbolique, l'entrée du Japon dans la mémoire alpine des Alpes bernoises et réciproquement, celle d'une nature helvétique alpine idéalisée dans la société japonaise d'après la Seconde Guerre mondiale s'explique d'autant plus aisément que Maki a su matérialiser dès l'entre-deux-guerres son empreinte sur le terrain, en finançant la construction d'une cabane sur l'arête d'accès nord-est menant au sommet de l'Eiger<sup>71</sup>. La « Mittellegihütte », érigée en 1924 à 3 355 mètres d'altitude, va fonctionner non seulement comme un relais d'importance pour des générations d'alpinistes en route vers l'Eiger par cette voie désormais « japonaise »,



mais aussi s'imposer au fil des décennies comme un véritable lieu de mémoire, dans lequel est exposé le portrait de Maki. Déplacée d'un seul tenant depuis 2019 sur le sentier appelé « Jungfrau Eiger Walk »<sup>72</sup>, la cabane a acquis un statut muséal qui n'aurait pu s'imaginer sans le passage d'un alpinisme élitare vers un alpinisme de masse, à vocation touristique, dans les années d'après-guerre. Le pionnier Yuko Maki et son guide de Grindelwald Samuel Brawand, seul ressortissant suisse à avoir accédé au titre de membre d'honneur du Club alpin japonais en 1988<sup>73</sup>, apparaissent à l'origine de ce développement mémoriel.

À l'approche de Noël 1995, les descendants de Yuko Maki, décédé en 1989, vont écrire à la petite-fille de Samuel Brawand. Après leur visite à Grindelwald, ils tiennent à transmettre, outre leurs vœux de circonstance, un document retrouvé dans les archives de leur père, intitulé « Récit légendaire de la course de 1921 à l'Eiger », dans lequel Maki rappelle : « *I succeeded in climbing the unconquered East ridge of the Eiger.* » Leur souhait est que ce document soit mis à disposition des nombreux visiteurs de la Mittellegihütte<sup>74</sup>. L'entretien de cette mémoire personnelle partagée entre anciens camarades d'ascension japonais et suisses prend ainsi les couleurs d'une histoire sportive, commerciale et spirituelle d'une nature alpine idéalisée.

**Biographies :** Pierre-Yves Donzé est professeur à l'Université d'Osaka et professeur invité à l'Université de Fribourg. Ses recherches portent sur l'histoire globale des entreprises et des industries.

Claude Hauser est professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Fribourg. Spécialisé en histoire des relations culturelles internationales, il dirige actuellement un projet de recherche FNS sur « La mondialisation des Alpes : du paysage à l'environnement ».

**Mots-clés :** Alpes, Suisse, Japon, ascensionnisme, transfert culturel.

**Abstract :** This article analyses the rise of ascensionist practices in Japan during the 20th century in a cultural transfer approach between the Swiss and Japanese Alps. Following the transnational epic of many Japanese mountaineers, it demonstrates the multiplicity of practices, sporting, spiritual and economic, developed between the two countries around alpinism.

**Keywords :** Alps, Switzerland, Japan, ascensionism, cultural transfer.

## Notes

- <sup>1</sup> Nous remercions M<sup>me</sup> Mitsuko Suzuki et M. Hisao Ohmori pour leur relecture attentive et leurs corrections.
- <sup>2</sup> Les références classiques sur l'histoire de l'alpinisme au Japon sont YAMAZAKI Yasuji, *Nihon tozanishi*, Tokyo, Hakusuisha, 1969 et YASUKAWA Shigeo, *Kindai nihon tozanishi*, Tokyo, Akane shobo, 1969, ainsi que la publication de sources réalisée par le Club alpin japonais lors de son centenaire, SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon Sangakukai Hyakunenshi*, 2 vols., Tokyo, Nihon Sangakukai, 2007.
- <sup>3</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon Sangakukai...*, p. 34.
- <sup>4</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, pp. 42-43 ; HUDSON Mark, « William Gowland : The Father of Japanese Archaeology », *Asian Perspectives* 1, vol. 45, 2006, pp. 96-97.
- <sup>5</sup> Un phénomène de récupération nationaliste très net également dans le cas suisse. HAVER Gianni, « Le club alpin suisse (1863-1914) », in : HOIBIAN Olivier (éd.), *L'invention de l'alpinisme. La montagne et l'affirmation de la bourgeoisie cultivée (1786-1914)*, Paris, Belin, 2008, pp. 75-103.
- <sup>6</sup> YONECHI Fumio, « Shiga Shigetaka Nihon fukeiron to aikyoshin aikokushin », *Sogo seisaku* 5(2), 2004, pp. 349-367 ; PELLETIER Philippe, *L'invention du Japon*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2020, pp. 87-88.
- <sup>7</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, pp. 49-50.
- <sup>8</sup> Pour reprendre l'expression de Gilles Rudaz et Bernard Debarbieux, et adopter ainsi leur approche résolument constructiviste de la montagne, comprise comme une réalité construite par des acteurs sociaux et traduite par des représentations en constante évolution. DEBARBIEUX Bernard, RUDAZ Gilles, *Les faiseurs de montagne*, Paris, CNRS Éditions, 2010.
- <sup>9</sup> TISSOT Laurent, « Le déploiement du tourisme suisse aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Entre entreprises mondialisées et initiatives locales », in : CHAUBET François (éd.), *Faire l'histoire culturelle de la mondialisation*, Paris, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2018, pp. 179-197.
- <sup>10</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, pp. 66-67, 70-71, 78-79.
- <sup>11</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, p. 135.
- <sup>12</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, pp. 161-163.
- <sup>13</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, pp. 111-120.
- <sup>14</sup> TSUJIMURA Isuke, *Suisu Nikki*, Tokyo, Yokoyama shoten, 1922.
- <sup>15</sup> Selon le catalogue de la Bibliothèque nationale japonaise : <https://ndlonline.ndl.go.jp>
- <sup>16</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, vol. 2, pp. 197-205.
- <sup>17</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, p. 112.
- <sup>18</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, p. 135. Les archives du CAJ durant ces années étant inexistantes, les conditions de recrutement des membres durant la guerre sont inconnues.
- <sup>19</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, p. 107.
- <sup>20</sup> À son retour d'Europe, il construisit une somptueuse villa d'inspiration architecturale britannico-helvétique à Oyamazaki, non loin de Kyoto, qui devint par la suite un musée d'art géré par la brasserie japonaise Asahi. <https://grandtourofswitzerland.jp/cms/683/>
- <sup>21</sup> Samuel Brawand note dans ses souvenirs : « Wenn ich mich an unsern triumphalen Einzug am Sonntag, den 11. September in Grindelwald erinnere, kommt mir die Fotografie in den Sinn, auf welcher Herr Makiauf den Schultern zweier Engländer getragen wird. Sein Gesicht zeigt deutlich, wie peinlich ihm die wohlgemeinte Ehrung war. Dem bescheidenen Manne widerstrebte es, öffentlich gefeiert zu werden. Dabei stieg er in unsrer Achtung viel höher, als ihn die begeisterten Engländer zu heben vermochten. » BRAWAND Samuel, *Erinnerungen an Yuko Maki*, Grindelwald, chez l'auteur, 1989, p. 6.
- <sup>22</sup> Pour des détails sur la passion montagnarde du prince Chichibu, voir « One hundred mountains » du blog <https://onehundredmountains.blogspot.com/2010/11/above-clouds.html> inspiré de l'ouvrage célèbre *Hyakumeizan*, publié par l'écrivain Fukada Kyūya en 1964.
- <sup>23</sup> LUNN Arnold, « Skiübergänge vom Oberaarjoch ins Goms - Bieligerlücke, 3 158 m », *Les Alpes*, 1926 : <https://www.sac-cas.ch/fr/les-alpes/skiuebergaege-vom-oberaarjoch-ins-goms-4178/>. On y découvre que le prince Chichibu a monté pour l'occasion une véritable expédition cinématographique, trois porteurs transportant du matériel filmique destiné à enregistrer les hauts faits de la randonnée.
- <sup>24</sup> « „O schön! Wie im Theater!“ rief Herr Maki aus. Hier erkannte ich den wahren Berg- steiger. „Jung sein heisst, dass die Seele nichts verdriesst, dass sie die Welt von Fall zu Fall genießt“, hat J.V. Widmann geschrieben. Diese Worte fielen mir bei Makis Ausruf ein. » BRAWAND Samuel, *Erinnerungen an Yuko Maki...*, p. 3.
- <sup>25</sup> Pour des détails sur ces différentes expéditions et leurs protagonistes, voir BRAWAND Samuel, *Erinnerungen an Yuko Maki...*
- <sup>26</sup> De nombreuses références à ces courses et expéditions figurent dans les éditions de ces revues au cours des années 1950-1970 principalement.
- <sup>27</sup> « Pickel und Rucksäcke musste ich später kistenweise nach Japan schicken, denn Yuko Maki wurde, wenn nicht der Vater, so sicher der Reformator des japanischen Alpinismus. » BRAWAND Samuel, *Erinnerungen an Yuko Maki...*, p. 3.

- <sup>28</sup> C'est ce que relève l'historien David E. Fedman à propos du héros alpiniste d'Hokkaido Itakura Katsunobu: «*Within two years, with the help of his friend Maki "Yūkō" Aritsune (who was supplying mountaineering equipment including sets of crampons, axes, and ropes from Switzerland), Itakura and other more adventurous comrades from the Ski Club had abandoned the ski slopes for winter snow peaks.*» FEDMAN David E., «Mounting Modernization: Itakura Katsunobu, the Hokkaido University Alpine Club and Mountaineering in Pre-War Hokkaido», *The Asia-Pacific Journal* 1-09, vol. 42, 2009, en ligne: <https://apjif.org/-David-A.-Fedman/3236/article.html>
- <sup>29</sup> FEDMAN David E., «Mounting Modernization...»
- <sup>30</sup> PITHON Rémy, «Image et imagerie, idylle et idéologie: le Bergfilm en Suisse et dans les pays de l'arc alpin», in: MATHIEU Jon, BOSCANI LEONI Simona (éd.): *Die Alpen! Les Alpes! Pour une histoire de la perception européenne depuis la Renaissance*, Berne, Peter Lang, 2005, pp. 391-409.
- <sup>31</sup> Au sujet du mouvement helvétique et de l'importance de la montagne dans la Défense nationale spirituelle, voir CLAVIEN Alain, *Les Helvétistes. Intellectuels et politiques en Suisse romande au début du XX<sup>e</sup> siècle*, Lausanne, Éditions d'En bas & SHSR, 1993; HAUSER Claude, KADELBACH Thomas, «S'affranchir d'une mémoire sans avenir. La difficile ouverture au monde de la Suisse après 1945 et ses enjeux culturels», in: DUANMU Mei, TERTRAIS Hugues (éd.), *Temps croisés I*, Paris, MSH, 2010, pp. 211-224.
- <sup>32</sup> Voir la biographie complète de cet artiste publiée sur le site en ligne de la famille Gos: <https://www.famille-gos.ch/francois-gos/> (consulté le 8 décembre 2021).
- <sup>33</sup> *Sangaku*, vol. 37, 1943.
- <sup>34</sup> MATSUKATA Saburo, «Eiger and Hörnli: some accounts and recollections»; URAMATSU Samitaro, «The S.W Arête of the Wetterhorn», *The Alpine Journal*, 1930, pp. 252-263.
- <sup>35</sup> Archives de l'UIAA, Club alpin suisse, Berne, dossier «Japon-Corée», lettre de Y. Maki à E. d'Arcis, 18 septembre 1952.
- <sup>36</sup> C'est particulièrement le cas de la Japanese Worker's Alpine Association qui place la pratique raisonnée et protectrice du paysage montagnard au centre de ses préoccupations, lançant même en 1982, par l'entremise de l'UIAA, un «Appeal for the protection of nature in Himalayas». Club alpin suisse, Berne, dossier «Japon-Corée», circulaire du 31 janvier 1982.
- <sup>37</sup> TANABE Jun, *Matsukata Saburo to sono jidai*, Tokyo, Shimbun Tsushin Chosakai, 2018.
- <sup>38</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, p. 121.
- <sup>39</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, pp. 137-138.
- <sup>40</sup> *Rosan no 60nen*, Tokyo, Fédération alpine des travailleurs japonais, 2020.
- <sup>41</sup> *Nihon keizai shimbun*, 6 février 2012.
- <sup>42</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, p. 125.
- <sup>43</sup> YOSHINO Mitsuhiro, *Arupusu ni kakeru: hotaka kara aiga he* [Parier sur les Alpes: du mont Hotaka à l'Eiger], Tokyo, Jitsugyo no Nihon Sha, 1964; *Ware hokuheki ni seiko seri: mattahorun no eiko to aiga no higeiki* [Nous avons réussi la face nord: la gloire du Cervin et la tragédie de l'Eiger], Tokyo, Jitsugyo no Nihon Sha, 1966.
- <sup>44</sup> NARUSE Iwao, «Zerumatto no kurabushitsu wo chushin toshite», *Sangaku* 48, 1953, pp. 60-100.
- <sup>45</sup> MAKI Yuko, «30 nen buri no suisu», *Sangaku* 53, 1959, pp. 102-108.
- <sup>46</sup> MATSUKATA Saburo, «Yama tokidoki», *Sangaku* 58, 1963, pp. 1-14.
- <sup>47</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, p. 125.
- <sup>48</sup> *Nihon keizai shimbun*, 16 septembre 1965.
- <sup>49</sup> *Sangaku* 61, 1967, pp. 175-182, 191-201.
- <sup>50</sup> *Sangaku* 65, 1971, pp. 84-96, 154-159, et 73, 1978, pp. 64-71.
- <sup>51</sup> Catalogue de la Bibliothèque nationale du Japon.
- <sup>52</sup> TISSOT Laurent, «L'Asie touristique suisse (1958-2018): quelles représentations pour quels touristes?», *Traverse. Revue d'histoire* 1, 2020, p. 105.
- <sup>53</sup> Samuel Brawand consacre tout un récit détaillé à ces retrouvailles dans sa brochure «Erinnerungen an Yuko Maki» parue à Berne en 1989.
- <sup>54</sup> Un journal illustré alémanique présente en pleine page une photo de Yuko Maki saluant ses hôtes britanniques sous ce titre: «Bergsteiger ohne Kletterhosen». La rencontre des deux camarades de cordée est célébrée dans le même illustré sous le titre évocateur «Wiedersehen in Bern: Die Väter des japanischen Alpinismus». AEB, Fonds Samuel Brawand, enveloppe de coupures de presse.
- <sup>55</sup> TISSOT Laurent, «L'Asie touristique suisse...», p. 108.
- <sup>56</sup> *Mainichi Shimbun*, 23 juillet 1984. Copie transmise par le Bureau de l'Office national suisse du tourisme à Tokyo au Bureau régional du tourisme de l'Oberland bernois. AEB, Fonds S. Brawand, «Coupures de presse».
- <sup>57</sup> RUDIN Roland, «Jungfraugebiet: bei Japanern besonders beliebt», *Der Bund*, 26 avril 1974.
- <sup>58</sup> TATSUNO Isamu, *Monberu nanatsu no ketsudan: autodoa bijinesu no butaiura* [Les sept décisions de Montbell: les coulisses de l'industrie de l'outdoor], Tokyo, Yamakei, 2014.
- <sup>59</sup> TATSUNO Isamu, *Montbell no genten: yama no bigaku*, Tokyo, Heibonsha, 2020 et site internet de la société Montbell, <https://en.montbell.jp/company/founder/> (consulté le 15 novembre 2021).

- <sup>60</sup> *Toyo Keizai* (magazine économique), 15 janvier 2018, <https://toyokeizai.net/articles/-/203436> (consulté le 22 novembre 2021).
- <sup>61</sup> *Nihon keizai shimbun*, 1<sup>er</sup> octobre 2003.
- <sup>62</sup> *Asahi shimbun*, 13 mai 2013 et *Sankei shimbun*, 25 juin 2016.
- <sup>63</sup> Un second magasin Montbell ouvrira en 2015 à Zermatt, au pied du Cervin. Avec deux autres magasins implantés aux États-Unis, ce sont les deux seuls établissements de l'entreprise ouverts à l'étranger. Site internet de Montbell, <https://en.montbell.jp/shop/overseas/> (consulté le 22 novembre 2021).
- <sup>64</sup> NEUHAUS Sarah : « Inspiration an der Nordwand », *Jungfrau Zeitung*, 22 janvier 2016.
- <sup>65</sup> Il passe d'à peine moins de 3 000 en 1970 à 5 915 en 2000. SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, pp. 137-138.
- <sup>66</sup> NITTA Jiro, *Aiga hokuheki: kisho sonan* [La face nord de l'Eiger : catastrophes météorologiques], Tokyo, Shinchosha, 1978.
- <sup>67</sup> Selon le catalogue de la Bibliothèque nationale.
- <sup>68</sup> SUMIOKA Teruaki, *Haiji ni aitai! Monogatari no haikai to suisu arupusu he no tabi*, Tokyo, Sanshusha, 2006.
- <sup>69</sup> Crédit Suisse, qui avait ouvert un bureau à Tokyo en 1972, transformé en filiale en 1985, développe ses activités dans la gestion de fortune depuis la fin des années 1980, dans le contexte de la libéralisation du marché financier. *Zainichi gaishikei kigyo fairu 2001*, Tokyo, Nihon Keizai Shimbunsha, 2001, 953 p.
- <sup>70</sup> RUDIN Roland, « Huldigung für die Schweizer Bergwelt in Tokio », *Der Bund*, 3 mai 1990.
- <sup>71</sup> Sur un coût total de 16 367,60 francs suisses. La commission de construction de la « Mittellegghütte » comptabilise le don de Yuko Maki à hauteur de 10 049,10 francs, montant principalement complété par les apports de l'association des guides et porteurs de Grindelwald ainsi que de quelques hôteliers de la région. AEB, Fonds S. Brawand, document de comptabilité de la commission de construction de la cabane, janvier 1927.
- <sup>72</sup> Voir le site du Club alpin suisse à ce sujet : <https://www.sac-cas.ch/de/huetten-und-touren/sac-tourenportal/mittellegghuette-2147000174/> (consulté le 8 décembre 2021).
- <sup>73</sup> SANGAKUKAI Nihon (éd.), *Nihon sangakukai...*, vol. 2, p. 158.
- <sup>74</sup> AEB, Fonds S. Brawand, lettre de Utako, Hiroko, Shiomi et Hatsue Maki à Margrit Brawand, 14 décembre 1995.